

## Les animaux chez Heidegger

Bruce Bégout

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4313>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4313

ISSN : 1950-6031

**Éditeur**

Hermann

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 63-66

ISBN : 9782705688400

**Référence électronique**

Bruce Bégout, « Les animaux chez Heidegger », *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4313> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4313

---

## Les animaux chez Heidegger

Bruce BÉGOUT

Heidegger, qui reprend en partie l'approche de von Uexküll, développe des thèses intéressantes sur les animaux en général et sur les abeilles en particulier. Dans les *Concepts fondamentaux de la métaphysique*, on trouve ainsi une longue section sur l'animalité, avec deux animaux emblématiques : le lézard et l'abeille.

Pour un rappel de certaines thèses générales : au départ, une analyse comparative, toujours avec cette idée de « marges », invite à se comprendre en se distinguant de ce qui n'est pas nous. Pour Heidegger, les marges sont l'animal et la pierre. Trois thèses en découlent : la pierre est sans monde, l'animal est pauvre en monde, l'homme est configurateur de monde.

Que signifie la pauvreté de l'animal ? Elle n'est pas à comprendre comme une misère. Le monde de l'animal n'est pas une version appauvrie de celui de l'homme (ce que disait un peu von Uexküll en insistant sur la pluralité des significations pour ce dernier). La pauvreté n'est pas un moins ou un manque. Elle signifie simplement que l'animal n'a pas de monde. Plus précisément, la pauvreté ici, c'est la privation de monde. C'est étonnant dans la mesure où Heidegger a dit déjà de la pierre qu'elle était sans monde. Qu'est-ce qui distingue donc l'animal de la pierre ? De fait, l'animal n'a pas d'ouverture au monde, mais il n'est pas sans monde comme la pierre est sans monde. La pierre n'a pas de rapport au monde parce qu'elle ne peut pas en avoir : c'est une impossibilité physique, faute de système perceptif. Le sans-monde veut dire absence totale. La pauvreté, elle, veut dire privation (de quelque chose que je souhaitais avoir et que j'aurais pu avoir). Cela implique de penser le fait que l'animal pouvait posséder un monde, mais au bout du compte n'en a pas. C'est une lecture au fond assez critique de l'animalité. En pensant la pauvreté comme privation, Heidegger est obligé de penser la privation comme la dépossession de ce que l'animal aurait pu posséder mais qu'il ne possède pas de fait. Au fond la privation de monde signifie que l'animal aurait pu avoir une ouverture au monde, mais que celle-ci a été fermée par l'instinct, qui a fait du monde un milieu. En cela, il reprend von Uexküll : le milieu comme

monde clos, fermé, espace de satisfaction et d'accomplissement. Il y a là donc quand même une forme de condamnation par rapport au possible.

Ne pas croire que cette privation de monde est un défaut, un moindre-être. Car il y a une richesse de l'animalité. Du point de vue de l'animal, ce cercle qui nous apparaît comme fermé, pauvre en stimuli, est peut-être plus riche que la richesse de notre ouverture au monde. Citons Heidegger : « la vie est un domaine qui a une richesse d'ouverture telle que le monde humain ne la connaît peut-être pas du tout<sup>1</sup> ». Ce qui nous apparaît comme schématique (Heidegger le reconnaît lui-même au bout du compte) est peut-être vécu par l'animal avec une richesse plus complexe que ce que nous pouvons en percevoir.

Il faut comprendre ici le rapport à la pulsion. Von Uexküll laisse de côté tout ce qui est de l'ordre des pulsions et des instincts, là où Heidegger va réintroduire ce vocabulaire. La pulsion est une poussée interne de l'organisme, qui pousse l'individu à rechercher satisfaction. C'est une structure d'ouverture — raison pour laquelle au fond le comportement est possible pour l'animal. Cependant la pulsion est toujours pulsion de quelque chose, non pas une ouverture générale. L'accaparement est déjà là : l'animal est emporté par ce système pulsionnel. Il est doublement pris, à la fois par son milieu (qui ne peut jamais être modifié, sauf à mettre en péril l'espèce elle-même) et par ses pulsions. Prison externe et interne, qui fait qu'il n'y a pas d'ouverture au monde. Cet accaparement est quasiment une forme d'hébétéude : fascination de l'animal par ses pulsions et par son milieu. Il est dans un état d'hypnose, de conscience hébétéée perpétuelle (là où l'hébétéude humaine est, le plus souvent, temporaire, comme lors du flottement de la conscience au réveil). L'animal ne peut pas se tenir, il est tenu par.

L'animal est doublement accaparé, par son milieu et par ses pulsions. C'est le milieu qui désinhibe la pulsion et lui permet de s'accomplir. Ce qu'Heidegger nomme cercle de la désinhibition. C'est comme si l'animal se réprimait lui-même : la répression est interne, et une force extérieure libère. Le schéma est inverse de celui de la topique freudienne, qui articule une spontanéité vitale première, sa répression par un système inconscient élaboré, et pour finir un compromis entre les deux instances.

---

1. Martin Heidegger, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde finitude solitude* (texte établi par Friedrich-Wilhelm von Hermann, traduit de l'allemand par Daniel Panis), Paris, NRF-Gallimard, 1992 [1983], p. 372.

### *Les animaux chez Heidegger*

Pour Heidegger l'instance extérieure est libératrice. Ce qui fait que faute de stimulus présent dans le milieu, les pulsions sont totalement inhibées chez l'animal. C'est l'exemple fameux de la tique chez von Uexküll : elle est stimulée par un certain type d'acide sur la peau des animaux ; et peut rester jusqu'à dix-huit ans dans un coin en attendant que l'acide passe à proximité : pulsion alimentaire totalement inhibée. Le monde de l'animal, c'est donc le monde de la désinhibition, qui est le monde libérateur (vis-à-vis de l'organisme comme structure répressive). C'est ce que Heidegger nomme la « tension interne » (là où dans le schéma freudien la tension est externe). L'animal est poussé par une charge continue, et c'est le milieu qui décharge. Sans milieu, jamais l'animal ne pourrait satisfaire ses besoins. Mais l'ouverture n'est jamais totale : le milieu n'ouvre l'animal qu'à ce à quoi il est préalablement accordé. Cela revient à un double enfermement : clôture du système pulsionnel (« plan interne ») et cercle de désinhibition (le milieu). Heidegger parle de zone de compulsion : le milieu répond aux besoins de l'animal, pas sur le mode contrapuntique comme chez von Uexküll, mais en tout cas sans possibilité d'ouverture sur le monde.

*Nous posons à présent cette question : en quelle mesure l'accaparement se manifeste-t-il dans le fait de voir, d'entendre, etc. ? L'accaparement désigne le caractère fondamental du fait que l'animal est pris en lui-même. Voir, prendre, capturer, voilà ce qui n'a lieu qu'à partir d'une poussée qui vient d'une aptitude – elle-même chargée de pulsion et visant à servir – aptitude à voir, à prendre à capturer. [...] Cela veut dire que le comportement est, comme tel, un être-poussé-vers.*

Martin Heidegger *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde finitude solitude* (texte établi par Friedrich-Wilhelm von Hermann, traduit de l'allemand par Daniel Panis), Paris, NRF-Gallimard, 1992 [1983], p. 350.

*Pour bien voir la particularité du comportement, nous devons rester méthodiquement orientés sur ceci : se mettre en présence de modes de comportement qui, de par leur caractère intimement constant, sont de prime abord éloignés des types d'attitudes que les animaux supérieurs affichent dans une correspondance apparemment fidèle à notre tenue d'un rapport. Voilà pourquoi nous allons chercher du côté du comportement des abeilles.*

M. Heidegger, *ibid.*, p. 351.